

dans des situations spéciales, que des embarras gastriques prolongés, que des gripes à forme abdominale, etc., n'ont pas été des adjuvants considérables de l'action des filtres.

A l'heure présente, surtout à la suite des recherches de Grimbert, on sait que si on introduit, dans un litre d'eau, une quantité relativement minime, une proportion donnée de bacilles d'Eberth, puis, simultanément, un volume déterminé de bâtonnets du côlon, on sait qu'il est impossible le plus souvent de distinguer les premiers des seconds, et cela au bout de quelques heures, et cela même si on a déversé plus de ces bacilles d'Eberth que de ceux du côlon.

A dire vrai, la méthode d'Elsner semble vouloir nous tirer d'embarras, si toutefois elle résiste à la critique, qui déjà sape ce procédé de toutes parts; mais des travaux sans nombre n'en démontrent pas moins que le germe typhique se développe, dans l'eau, plus péniblement que d'autres agents figurés, surtout dans une eau fortement souillée.

Que penser, dès lors, de ces analyses bactériologiques qui, à tout instant, il y a quelques années, isolaient ce germe typhique, analyses devenues singulièrement rares, depuis quelque temps, depuis ces constatations? — Il est probable que fréquemment on a pris, pour l'agent de la dothiéntérie, ce *bacterium coli* qui lui ressemble au point d'être tenu, par quelques auteurs, comme représentant une variété de la même espèce; il est probable aussi que la confusion aura porté sur d'autres parasites, car, connaissant à peine quelques microbes, nous attribuons à l'un d'eux tels ou tels caractères; nous supposons qu'aucune autre, parmi les bactéries, ne possède ces caractères. Pourtant, comment le savoir, puisque nous

ignorons totalement l'existence même de la plupart de ces bactéries? Par quel bizarre raisonnement refuser telle ou telle propriété spéciale à des êtres que nous n'avons jamais isolés?

Les lacunes ne font pas défaut; les choses ne se passent point d'une façon aussi élémentaire que l'avaient supposé des esprits par trop simplistes, par trop dédaigneux des enseignements de la physiologie; ces esprits en sont encore aux premières heures des doctrines de l'infection. A cette période on imaginait que, pour réaliser une maladie microbienne, il suffisait d'inoculer l'agent pathogène, qu'il s'agisse d'un parasite spécifique, hypothèse dans laquelle, à la vérité, cette inoculation est le plus souvent suivie de succès, ou qu'il s'agisse d'un infiniment petit vulgaire, banal, d'un pyogène, par exemple, condition qui habituellement exige le concours de plusieurs circonstances, surtout du terrain.

En dépit de ces constatations, qui présentent les choses sous un jour plus obscur, mais sans doute moins mensonger, je continue à penser que l'eau de boisson impure peut engendrer la maladie. — En premier lieu, quoique la chose soit rare, elle contient quelquefois le microbe spécial, suffisamment virulent ou abondant; en second lieu, à son défaut, elle renferme, dans d'autres circonstances, soit des parasites divers, soit des principes solubles toxiques.

Or, que nous a appris, d'une part, le procédé d'Elsner, sinon que le bacille d'Eberth existe assez ordinairement, à la manière d'une foule de ces bacilles à l'extérieur ou dans l'intestin de sujets en apparence, au moins, bien portants? Que nous ont appris, d'autre part, de multiples expériences, si ce n'est que l'addition, à une économie préalablement habitée par des bactéries, tant de para-



sites auxiliaires venus secondairement, que de poisons capables d'affaiblir la résistance, si ce n'est que cette addition pouvait mettre en mouvement un virus jusque-là parfaitement latent? — On adopte ces opinions que je soutiens depuis huit ans; il faut, d'ailleurs, étudier ces faits; il faut ne pas s'immobiliser dans la contemplation d'un tube d'agar ensemencé.

Beaucoup d'autres causes sont propres à intervenir dans ce sens, le froid, la faim, les privations, les excès, les émotions, les détériorations antérieures, etc. — Interrogez avec plus de soin notre typhique; vous constaterez qu'autour d'elle il n'y avait pas de dothiéntérie; vous verrez qu'il n'est pas possible, comme nous l'avons observé, d'accuser l'eau qui demeure un facteur réel, important, en raison du nombre des personnes que ce facteur mis en jeu peut atteindre; en revanche, vous apprendrez que cette domestique, depuis plus d'un mois, avait un surcroît de besogne, exécutant à elle seule le travail ordinairement confié à deux serviteurs; or, en dehors de la question terrain, la fatigue, pour Kianitzine fait que le coli devient Eberthiforme.

En présence de ces renseignements, vous vous souviendrez des expériences que j'ai pu faire sur le surmenage (1); vous vous souviendrez également de certains faits. — Un régiment se met en marche; les vivres sont les mêmes pour tous les soldats; seules les recrues contractent la fièvre typhoïde, parce que le défaut d'accoutumance, d'entraînement, fait que seules ces recrues se sont trouvées surmenées. — Lisez, à cet égard, le beau livre de Kelsch sur les épidémies.

J'avais donc raison de prétendre, en m'appuyant plus

(1) Charrin et Roger, *Soc. biol.* 1889.

spécialement sur le cas soumis à notre observation, qu'il convient d'être éclectique, de ne rien exagérer, en matière d'étiologie.

Quant au pronostic, il relève de plusieurs conditions. — L'observation met en lumière le rôle de l'âge; il faut être jeune pour avoir la fièvre typhoïde, il faut être très jeune; ce processus est bénin au-dessous de dix ans; il devient plus grave au-dessus de vingt; à vingt-cinq ans, on commence à vieillir à ce point de vue.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les qualités du virus, que sa quantité, que les associations morbides, que l'état du terrain exercent à cet égard une influence marquée.